

## Louise Lanaro

Michèle Tremblay-Gillon

Numéro 59, été 1970

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/58065ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

La Société La Vie des Arts

### ISSN

0042-5435 (imprimé)

1923-3183 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer cet article

Tremblay-Gillon, M. (1970). Louise Lanaro. *Vie des arts*, (59), 20–21.



2

1

# LOUISE LANARO

par Michèle TREMBLAY



1

1. Jeune fille portant des verres de contact, 1969. Acrylique sur toile; 40 pouces sur 30 (101,65 x 76,25cm). 2. Femme Cécile et machine à coudre, 1969. Acrylique sur toile; 36 pouces sur 36 (91,45 x 91,45cm). 3. Le Balcon, 1968. Acrylique sur masonite; 72 pouces sur 48 (182,9 x 121,95cm). 4. Adam et Ève, 1969. Acrylique sur toile; 48 pouces sur 72 (121,95 x 182,9cm).  
(Phot. Gabor Szilasi)



3



4

Le peintre est souvent bavard: il figure la plume à la main. Ici, pourtant, quelque chose se passe: le tableau ne glose pas. Il n'appelle pas les commentaires. Cette suppression de la parole est violence sourde.

Lanaro capte, dans la limite des formes, un regard qui ne dit rien, qui se refuse avec un obscur entêtement à dire quoi que ce soit. La figuration est nécessaire à son propos: le saisissement demande à être maintenu dans le vif de son essence, dans une enceinte, qui ainsi le manifeste et l'accomplit.

Cette violence dévoilante s'accroît de deux façons: le trait souple et clair, sans bavure, dénote un geste sûr; les couleurs, fermes mais sans éclat, féminines. Geste et couleurs presque décoratifs, donnant cependant à penser. En second lieu, le choix du *thème* où il y a, bien sûr, un *désir d'analyse psychologique* de la quotidienneté féminine. Ceci rature ce que nous venons d'affirmer, à savoir que le peintre se refuse à commenter la *réalité*: mais là encore cette *analyse psychologique* appartient à la presque décorativité.

Pourquoi "presque"? A cause du regard sans fond qui joue le jeu de la surface et du profond à partir du même: et, encore, ceci reste inexact, car ce regard n'appartient pas spécialement aux yeux des personnages; il s'étend, s'étale sur l'ensemble du tableau qui, ainsi, nous regarde. Ce regard cerné, enclos, est violent; de cette violence sans parole, sans cri, qui constitue le fond sans fond de notre être. Le tableau est la mise en scène de notre essence, et c'est pourquoi nous nous y reconnaissons. Mais cette violence originelle reste encore à penser: et le tableau tel que conçu par Lanaro est un index, une trace qui nous mène, si nous sommes dans l'obédience de l'écouter: car le terme *violence* pourrait prêter à mésinterprétation. Il ne s'agit pas de la violence instinctuelle et brute surgissant, dans le soudain, du tableau. Elle reste cachée; son lieu n'est pas de surface. Elle n'est pas commerciale. Elle n'appartient pas à la publicité. Il faut y accéder par un geste dé-constructeur; le tableau ne détruit pas, il dé-construct. Lanaro utilise une figuration presque décorative pour accomplir un renversement radical nous conduisant vers l'espace essentiel du tableau: le regard, qui n'en est pas un, au sens où l'on dit qu'un regard est expressif, profond, bizarre: il est en deça de toute cette substantification.

Le presque décoratif sert à dévoiler ce qui ne l'est pas, ce contre quoi il a peur.

Bien des choses sont à dire mais ce qui reste à faire c'est de se maintenir au plus près du chemin qui nous conduit à l'essence de la peinture et de l'être.

(English Translation, p. 72)